

Mathias Clivaz

Ce que tu as donné est à toi

2010/2014/2024

Si je veux porter plainte ? Vous vous trompez de monde, *signore*... Je veux dire que ce n'est pas le genre de personne contre qui l'on porte plainte. Si vous voulez la mettre hors-jeu, il n'y a qu'un seul moyen... Oui, et je vous le laisse dire d'ailleurs, moi, je ne m'occupe plus de ces choses-là... *Vedete, alla mia età*...

Oui c'est bien ce que je dis : la jeunesse !... Ah, on vous avait prévenu ? Tant mieux pour vous. Moi, cela va sans doute vous paraître étrange, je lui suis plutôt reconnaissant. Et je parle de mon histoire, le reste... Au demeurant, je ne connais même pas son nom... C'est donc comme cela qu'elle s'appelle. Ou du moins, c'est le nom que vous avez...

Capitaine ? Oui je sais, je l'ai croisée à Brindisi il y a environ un an... Autour de la fin juillet, 2009... J'y étais en vacance, avec ma fille... Ma plus jeune fille oui, elle s'est mariée à un de ces Italiens du Sud, enfin... Que voulez-vous, elle a fait des études de tourisme, elle est tombée amoureuse d'une ville, il est vrai magnifique, Matera, en Basilicate... C'est vraiment très beau. Et avec la ville elle a trouvé un homme... Oui bien sûr, c'est tout simple : nous nous baladions sur le port, c'est là que je l'ai vue. Elle arrivait par la mer, un semi-hors-bord avait été descendu de ce gros cargo que vous m'avez décrit, un vraquier noir et rouge, on l'apercevait au loin, pas très habituel dans la région... Elle a accosté... Oui naturellement qu'elle me vit, et qu'elle me reconnut. C'est immédiat, fulgurant, comme ça peut vous frapper un regard. Et ses yeux, ses yeux *jaunes*... Non je ne les voyais pas, elle portait des lunettes de soleil, mais lorsque vous les avez vu une fois, ces yeux-là, croyez-moi... Jamais je n'ai rencontré une telle densité dans un regard, une telle capacité d'attention... Et pourquoi non ? Elle m'avait déjà tué, il n'était pas nécessaire de me tuer une seconde fois. Au contraire même, je crois qu'il a existé une sorte d'accord entre nous, depuis cette fameuse nuit...

Très volontiers, *signore*, d'autant que cette histoire me tient à cœur. Et cela vous évitera de rentrer tout à fait bredouille... Je ne vous le fais pas dire.

La première fois que je l'ai vue, donc. C'était ici même, à Genova, dans ce dédale bordélique et somptueux... Oui à proximité du port, non loin de l'église *San Giovanni di Prè*. Nous étions en plein mois d'août, il devait être un peu plus de midi. Moi j'étais là, sur un banc, à l'ombre naturellement. Mais elle !... Précisément ? Je ne me souviens pas la date exacte, mais c'était en août 2007 oui. Oui, et c'était un dimanche. Et comment vous dire ? À côté d'elle l'été semblait ridicule... Il faisait très chaud, et à cette heure-là seuls les touristes sont assez fous

pour se déplacer, mais elle, elle semblait ne pas sentir la chaleur, elle allait traçant son sillon de violence à travers la ville... Non, non, c'est une image... Non, je veux simplement dire qu'elle marchait avec une intensité remarquable. Et ce n'était pas seulement l'agilité d'un mannequin. C'était quelque chose de tempétueux, de pénétrant... Eh bien : aucun, et j'en fus frappé d'ailleurs... Non, personne ne la remarquait, ou même ne tournait les yeux vers elle. Ses cheveux noirs se soulevaient en un collier de fils précieux autour de son cou, son imperméable rouge, sa silhouette... Oui bien sûr c'est une belle femme, très belle même. Et malgré cela elle passait inaperçue, comme si elle évoluait dans une dimension séparée, mais dont les corps du moins sentaient l'insistance puisqu'ils s'écartaient sur son passage. On aurait dit qu'une brume d'or se déployait autour d'elle, une conque, vivante, naissant du frottement de dimensions étrangères... Oh ça, j'avais le cœur fasciné, et inquiet. Comme dans un duel, ou du moins, comme je m'imagine un duel, parce qu'elle sentit mon regard sur elle, et elle tourna la tête et planta ses yeux dans les miens, j'en suis sûr, je ne voyais pas ses yeux mais je les ai sentis. Il ne resta de moi que cette certitude, la certitude *d'être en vie*. Et puis, presque sans que j'aie eu le temps de m'en rendre compte, elle était passée, devant moi, avait disparu de mon champ de vision. Une image blanche demeurait devant mes yeux, comme lorsqu'on a regardé le soleil pendant trop longtemps. Une tache aveugle qui avait la forme de son corps, d'une déferlante arrêtée...

Vous pensez ?... Oui, oui c'est vrai, je me laisse emporter. Mais cela m'appartient. Tiens voilà qui me rappelle quelque chose, et je crois que cela vous intéressera... Connaissez-vous cette maxime : *ce que tu as donné est à toi*... Oh vous connaissez ? Peu de gens ont lu Chota Roustavéli. Le chevalier à la peau de panthère. À la vérité c'était l'un des livres préférés de Beppo, et cette phrase, il la prononçait parfois, avec une sorte de pudeur... Oui c'est bien lui, Beppo Falieri, qui était en ma compagnie le soir de ma seconde rencontre avec cette femme... Je veux bien essayer... Oui, *signore*, j'essayerai de me tenir au plus près des faits.

C'était environ deux mois plus tard, à La Spezia. La nuit venait de tomber. J'étais donc en compagnie de Beppo et ce soir-là nous marchions dans les rues de la ville haute... Pas loin du château... Mais vous avez dû retrouver le corps, non ?... Donc vous savez de quoi je parle. *E quindi*, nous étions allés manger chez sa sœur, une petite trattoria sur le Corso Cavour, et revenions vers le quartier où habitait mon ami, par cette route à flanc de coteau que nous avons empruntée mille fois et de laquelle on a, entre les villas cossues construites du temps de l'Arsenal, un coup d'œil magnifique sur la baie. Cette route circulaire, des escaliers la traversent en de multiples endroits ; et c'est aux abords de l'un d'entre eux, rivée sur ces grandes marches qui escaladent la pente sur notre gauche, que nous l'aperçûmes... Oh nous nous sommes arrêtés, et comme un seul corps ! Entre la vieille pierre des escaliers, les arbres plongés dans une semi-obscurité, la robe noire à moitié déchirée qu'elle portait, je revois ce tableau comme en songe... Pourquoi je dis cela ? Mais parce qu'après qu'elle ait touché mon âme, il ne fut plus possible de retrouver mon état antérieur. Et je sais que la première chose que j'ai vue, avant même de la

reconnaître, fut le couteau qu'elle tenait dans sa main droite, la lame vers l'arrière, posée contre sa cuisse. Cette lame, large et luisante à la lueur d'un réverbère, et qui ne devint menaçante que lorsqu'elle s'éloigna de la lumière en descendant vers nous, lorsque la lame glissa dans l'ombre, ses pieds nus sur la pierre, des traces de sang sur sa peau, des marques de coups... Il y avait, dans son allure, quelque chose de sauvage, d'animal, qui semblait en même temps totalement dénué d'affect. Une pure consommation vitale. Et elle descendait, elle descendait *vers nous*. Mais, et je m'en souviens très bien, ce ne fut que lorsqu'elle posa le pied sur la route, parvenue à notre niveau, qu'elle tourna ses yeux vers nous. Sa réalité jusqu'alors n'avait semblé nous concerner qu'à la manière d'une œuvre d'art, nos yeux saisis par la beauté d'un tableau en train de naître. Mais, touché par son regard, c'est à ce moment-là que je l'ai reconnue. Et j'ai compris dans le même instant qu'il ne s'agissait pas du tout d'une frénésie de sang, qu'elle n'était pas animée par la rage, mais bien par une violence en pleine possession de ses moyens, et pratiquée avec un sang-froid qui, de plus belle, m'impressionna...

C'est elle qui nous adressa la parole. Elle s'exprimait dans un italien presque parfait, quoiqu'un peu littéraire et mâtiné d'un roucoulement slave ; mais c'était surtout le timbre de sa voix, dont les vibrations émanaient de tout son corps, qui me reste en mémoire. L'atmosphère, dès ses premiers mots, se modifia. Nous étions entre nous, presque entre amis, c'était étrange. Vous savez, lorsque confier quelque chose peut se faire sans aucune crainte, comme si votre interlocuteur, je ne sais comment, savait déjà ce que vous alliez lui dire... Elle nous raconta qu'elle travaillait comme prostituée, vendant ses services à des tarifs élevés, de Napoli à Milano. Elle nous raconta comment son client, ce soir-là, l'avait agressée, après qu'elle ait refusé de se livrer à des fantasmes qu'elle ne se permettait pas de juger moralement, mais auxquels elle n'avait voulu consentir. Giflée, harcelée, elle avait encaissé d'abord. Puis, le voyant sortir un couteau, elle était passée à l'attaque ; qu'elle l'avait tué, avec ce couteau et que c'était son sang. Surprise...

Oui, c'est bien ce qu'elle a dit : elle avait été surprise. Et croyez-moi c'était surprenant pour nous aussi, d'entendre cette pauvre âme nous raconter son histoire ! Quand je repense à son monologue, j'en viens presque à me demander si ce n'est pas moi qui ai prononcé ces mots, tant je les ai sentis m'émouvoir... Cela ne s'était pas passé, nous dit-elle, comme pour le personnage de *Crime et Châtiment*, le célèbre roman de Dostoïevski. Lui peut prendre tout son temps pour penser son premier meurtre, le méditer, enfin passer à l'acte. Mais elle, elle avait été prise au dépourvu, et je sentais sa colère, comme une lune qui aurait réalisé soudain qu'elle ne devait son rayonnement qu'à la lumière d'un autre... Elle était restée une heure durant, prostrée, dans cet appartement, à méditer cet « après-coup ». Elle avait fait les cent pas, revenant vers le cadavre puis s'en éloignant à nouveau, contemplant le sang sur le couteau, revenant vers le corps ; et elle était en train de tourner ainsi comme une bête en cage lorsqu'elle vit les visages de la culpabilité et de la honte s'approcher d'elle. C'était contre eux qu'elle était sortie, armée, prête à en découdre. Comment ne pas comprendre, nous dit-elle, dans un tel moment, toute

l'importance de l'*initiative*, de l'effort qu'il faut mettre à s'ouvrir des possibilités d'action ? Elle comprenait le sens, ce sens profond du mot *virtù*, et s'en ouvrait à nous.

Pour reprendre l'initiative, nous dit-elle, elle n'avait qu'une seule solution : créer un traumatisme. Tuer une fois, cela aurait pu être une erreur, un accident... *Certo signore, certo*, de la légitime défense, mais ce qui l'avait marquée c'est qu'*elle avait tué un homme*... Je disais donc que tuer une fois aurait pu être un accident. Mais tuer deux fois : cela change tout. Elle exorciserait le spectre de la loi, renverrait dos à dos la culpabilité et la honte. Le meurtre deviendrait un trait de sa nature, un trait authentique dont elle n'aurait pas à se cacher. Qui plus est, elle pourrait le faire à nouveau, au besoin. Tout cela elle le prononça d'une voix si calme, une voix, une voix *blanche*. C'était de la neige... Je crois que, à ce moment-là, nous n'avions pas encore compris, justement, où elle voulait en venir. Etrange n'est-ce pas ? Comme charmé par ses paroles, par sa voix, fascinés par l'espèce de violence qu'elle exerçait sur nous, nous sommes restés suspendus dans la constatation que, quoique nous fassions, elle allait tuer. Tuer le premier venu. Tuer un innocent, comme nous le sommes tous, d'un certain point de vue. Et ses yeux nous disait suffisamment à quel point il aurait été dérisoire d'essayer de l'en dissuader, de la raisonner, en cherchant à lui montrer les conséquences de ses actes aux yeux de la loi, ou de la charité. Elle tuera, ce soir, et tuera l'un de nous.

Puis elle détourna son regard. Au loin, dans la ville, je m'en souviens, on entendit le rire de jeunes gens, puis de nouveau le silence, modulé par une brise qui soufflait de terre. Je me suis dit après coup qu'une voiture aurait pu passer à ce moment-là, ou bien quelqu'un. Il ne passa ni voiture, ni personne. Le temps semblait s'être arrêté, pour nous, comme si, sortis du flux habituel des choses, notre action se déroulait dans une dimension séparée, qui à tout instant cependant menaçait de s'effondrer. Je finis par suivre la direction qu'avaient pris les yeux de cette femme, pour constater que nous n'étions pas tout à fait seul en vérité : il y avait là, sur le muret bordant le grand escalier, un chat, et je ne le voyais pas bien parce qu'il était dans l'ombre des feuillages, mais j'aperçus l'opale de ses pupilles briller tandis qu'il nous fixait tour à tour. N'était-il pas le sauf-conduit qui nous permettrait de passer d'un monde, à l'autre ? Une brise soufflait de terre, je l'ai dit, fraîche, presque froide. Et cette femme qui vers nous se tourne, à nouveau nous regarde...

Et je ne sais pas, je n'ai jamais vraiment compris pourquoi elle fit cela. Mais elle nous laissa le choix : de décider *qui* allait mourir. C'était cruel. C'était peut-être généreux aussi. En repensant à ce moment, j'ai le sentiment que ce choix qu'elle nous laissait était fidèle à son propre geste, qu'elle cherchait un répondant à qui donner, *de tout cœur*, la possibilité d'exister. Et là...

Signore... Que vouliez-vous faire ? Crier ? Courir ? Allons, vous n'êtes pas sérieux... Ne croyez pas cela... Non, nous n'avons pas parlé... M'écoutez-vous, *signore* ? Je sais ce que j'ai vécu... ... Bien, je continue alors. À ce moment-là,

lorsque cette femme nous eût demandé de choisir lequel de nous deux allait mourir, Beppo fut le premier à se tourner vers moi. Et si ce mot eût jamais un sens, il *m'envisagea*. Je me suis tourné à mon tour, dans un effort extraordinaire, pour rencontrer ses yeux. Et j'ai su.

Ce n'était pas une question de résistance physique, quel sens cela aurait-il eu ? *Era qualcosa di più intimo*. Je pourrais dire, d'un certain rapport à la vie. Dans un sens j'étais beaucoup plus proche de cette femme qu'il ne pouvait l'être, et au vu des circonstances, ce n'était pas rien. Tuer quelqu'un, ou faire le choix de laisser quelqu'un mourir, cela implique de comprendre sa propre conscience comme un obstacle, et le dépasser. Je crois qu'à l'inverse, faire le choix de mourir, c'est comprendre cette conscience, la conscience qu'on a de la vie, justement comme le but à atteindre. Beppo et moi, nous étions camarades, amis, depuis septante ans, septante *signore*, presque des frères... Souvent nous faisons des promenades le soir, et nous asseyant sur un banc, nous nous enveloppons dans la pensée l'un de l'autre, avec ce naturel qui fait que tout se dit à demi-mots, que même sans parler nous comprenions les mêmes choses. C'est de cette conscience que je parle. C'est elle que Beppo aurait été incapable de dépasser, mais dont nous savions tous deux à ce moment-là que je le pourrai. Beppo, lui, pouvait faire un autre choix, et lorsque je rencontrai ses yeux je sus précisément cela : qu'il venait de faire ce choix.

Nous nous sommes souris. Il était entendu que je l'accompagnerais jusqu'au seuil, qu'il serait celui qui toquerait à la porte. Nous y étions, pris dans cette résolution de dimensions étrangères, dans cette fusion entre des réalités, à ce moment-là la plus belle chose et la plus valable. Moi le carrefour, lui le chemin. Nous nous sommes embrassés.

Puis nous avons tourné nos yeux vers elle.

*